

HERCULE VALJEAN

La chasse aux loups



BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-058

La chasse aux loups

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 705 : version 1.0

La chasse aux loups

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

I

L'homme entra.

Il entra d'un pas rapide, cauteleux.

En marchant une épaule en avant.

Cette allure du boxeur, ou du loup en chasse.

Il poussa la porte et se trouva dans la taverne.

Derrière lui, la porte battit sur ses gonds à ressort.

Il s'arrêta, et fouilla l'atmosphère enfumée et pleine des rances odeurs de bière et de fromage.

Les visages étaient comme grisailles par la fumée.

Les yeux éteints.

Une main, vers l'arrière, se leva.

L'homme fouilla.

Il la vit, et leva sa main aussi. Puis, à pas tout

aussi rapides que tantôt, il marcha jusqu'à celui qui avait fait signe.

– Salut.

– Salut l'Rouge.

L'homme qui était entré avait les cheveux roux, le visage boutonné de taches de rousseur.

Il se laissa tomber sur la chaise en face de son hôte d'occasion.

Au garçon qui se tenait debout, il fit un signe :

– Deux !

Puis il se tourna vers le petit brun qui était appuyé au mur.

– C'est à soir ?

– Oui.

– J'ai eu ton message seulement tantôt. C'est pour ça que j'suis pas v'nu avant.

Le brun cligna des yeux.

– Je l'ai su rien qu'à six heures.

– O.K. Du moment que je le sais, c'est l'important. Ton char est à la porte ?

– Oui.

– Jos, où est-il ?

– Il nous attend à Trois-Rivières.

– Bon.

– J’iui ai téléphoné. Il va nous rencontrer là.

Il nomma un restaurant.

– Ça marche.

La bière arriva, et le Rouge dégusta son premier verre. Il n’en laissa qu’un once au fond.

Puis, en buveur expert, il versa quelques onces de l’autre verre dans celui-ci.

Cela fait un nouveau collet.

Puis il but songeusement.

Le petit brun, qui se nommait Louis, parla soudain.

– J’ai eu de la visite tout à l’heure.

– Oui ? Qui ?

– La Teigne.

– Qu’est-ce qu’il voulait, celui-là ?

– M’avertir de pas faire le coup, à soir ?

Le Rouge se redressa.

– Pourquoi ?

– Il dit que le Domino noir est au courant.

Le Rouge frappa un coup de poing sur la table.

Les verres sautèrent trois pouces dans les airs.

– Puis d’abord, qui c’est qui lui a dit, à la Teigne, qu’on faisait un coup ?

Louis haussa les épaules.

– Je l’sais-t-y, moi ?

Rouge s’essuya le front avec le revers de sa main.

– Le Domino noir, hein ?

– Oui.

Il hésita un moment.

Puis il parla, en mordant dans les mots.

– Correct. Qu’il vienne, j’saurai ben comment l’arranger... Le Domino noir autant que les autres ! C’est pas ça qui va me faire peur...

Louis se leva.

– Viens-tu ? Le camion part à dix heures. Il est neuf heures. On est aussi ben de partir, puis de r’joindre Jos à Trois-Rivières avant que le camion arrive là...

Le Rouge acquiesça.

– Comme tu voudras !

Et il suivit Louis.

Mais dans la rue, il se rabattit le chapeau devant le visage.

Et il déclara :

– J’comprends pas encore comme la Teigne a pu apprendre notre affaire... Pis, en parler comme ça... Louis mâchait de la gomme.

– Ce qui m’inquiète encore plus, c’est comment le Domino noir l’a appris...

Le Rouge cracha par terre.

– Le Domino noir, je m’en fiche !

Mais Louis, rendu devant l’automobile, se retourna.

Il claqua sa main contre l’acier de la voiture.

– J’m’en fiche pas, moi. La Teigne, c’est rien. Il est pas dangereux. C’est un stool-pigeon, pis pas plus que ça. Il peut baver tant qu’il voudra, j’en fais pas d’cas. Mais le Domino noir, ça n’est une autre affaire !

Et il monta à bord de la lourde voiture.

II

Voici comment les choses s'étaient passées, à la taverne.

Louis, assis tranquillement à une table, buvait sa bière en attendant le Rouge.

Une petite buvette solitaire, masquant mal l'impatience de l'homme, et sa nervosité.

C'est que, ce soir un grand coup se préparait qui changerait peut-être la vie des trois complices, et qui pourrait bien être le début d'une nouvelle carrière.

Et nul mieux que Louis savait les risques à prendre.

Puis, le garçon arriva à la table de Louis.

Une vieille connaissance, depuis si longtemps que Louis prenait son coup dans cette taverne.

– Louis, connais-tu la Teigne ?

– Oui... oui... un peu.

La Teigne était un stool-pigeon.

Sa réputation, dans le monde de la pègre, était loin d’être savoureuse.

Mais comme dans la plupart des cas il était inoffensif, maintenant que tout le monde connaissait sa profession, on ne le molestait pas.

Louis demanda au garçon :

– Qu’est-ce qu’il a, la Teigne ?

– Il veut te voir.

– Il veut me voir ? Pourquoi ne vient-il pas ici à ma table ?

– Il voulait que je te demande la permission avant.

– Tu parles des façons. Le v’là fancy, le stool ?

– C’est sa façon. J’vas lui dire de v’nir ?

– Oui.

Le garçon s’éloigna, et quelques secondes après la Teigne s’approchait de la table de Louis.

La Teigne portait bien son nom.

C'était un homme d'un âge indéfinissable.

Petit, maigre, sale.

Il avait le visage marqué par la petite vérole.
Et il cachait ses yeux faux en n'envisageant
jamais personne.

Il marchait de côté, comme une écrivisse.

Et sa façon d'aborder les gens, de leur coller
son haleine puante dans le visage était détestable.

De là son surnom de la Teigne.

Il se laissa tomber sur la chaise en face de
Louis.

– Tu me reconnais. Louis ?

Louis était peu cordial.

Cet homme le fatiguait.

Lui tapait sur les nerfs.

Mais il était cependant inquiet de savoir ce
qu'il lui voulait.

– Oui. j'te reconnais.

– J'voulais de parler de quelque chose.

– De quoi ?

– De... fâche-toi pas, par exemple...

– Non, j’me fâcherai pas...

– C’est au sujet de votre coup à soir.

Le visage de Louis ne changea pas.

Il resta impassible, et but une longue gorgée de bière.

En dedans, cependant, il bouillait.

La Teigne connaissait leur plan ? La Teigne était au courant ? Mais qui lui avait dit ? Comment avait-il su.

Et ce qui était encore plus important.

AVAIT-IL VENDU SON INFORMATION À LA POLICE ?

Louis fit l’innocent.

– Quel coup ?

La Teigne fit un geste rapide avec les mains.

Comme pour déchirer...

– Le camion sur la route... Couic ! Tu sais.

Louis hocha la tête.

– Je l’sais, puis j’le sais pas. Continue...

Le son nouveau dans la voix de Louis sonna l’alarme au cerveau du stool-pigeon.

– Va pas croire que je vous ai vendus à la police, toi, Jos et L’Rouge...

Il protesta.

Il savait même ça, le nom de ceux qui prendraient part à l’affaire...

– Non, continuait-il, j’vous ai pas vendus. Mais je sais, par exemple, que quelqu’un va vous faire du trouble.

– Qui ? La police ?

Louis n’avait pas encore perdu son calme.

– Non. Un autre que la police, puis bien plus fort que la police ?

– Ben qui ?

– Le Domino noir.

C’en fut assez. Louis devint blanc comme un drap.

Le Domino noir, le plus dangereux ennemi des

criminels.

Il se pencha vers la Teigne.

– Écoute, la Teigne, je te donne dix piastres si tu veux me dire tout ce que tu sais à ce sujet-là.

Le sale personnage inclina la tête.

– Correct, donne ton dix piastres.

Et il déroula son histoire.

– Le Domino noir est au courant de votre affaire. J’le sais pas comment, ni par qui, mais il sait que vous êtes supposés bloquer le passage d’un camion de transport chargé de cigarettes, que vous avez votre camion...

Et il continua pendant dix minutes.

Il énuméra tous les détails du plan.

Tous ces détails que Louis et ses complices avaient gardés dans le plus profond secret.

Louis était médusé.

– Mais comment a-t-il su ça ?

– Demande-moi pas ça Louis, j’le sais pas.

– Et puis toi, comment sais-tu que le Domino

noir est au courant ?

La Teigne se prit un air de fausse piété.

– J’le sais. J’ai mes façons d’avoir des renseignements, moi...

Il se leva.

– En tout cas, si j’en savais plus, je t’en dirais plus. Mais c’est tout ce que je sais.

Louis s’épongea le front.

– C’est ben assez...

Et pendant que la Teigne s’éloignait, Louis se livra au découragement.

Cette situation était imprévue.

Et si le Domino noir était au courant de leur entreprise celle-ci avait fortes chances de ne pas réussir.

Car que ne ferait le Domino noir pour l’entraver ?

De plus, l’Ennemi du crime possède des moyens infiniment plus puissants que les criminels eux-mêmes.

Toutes ces pensées s'agitaient dans l'esprit de Louis.

Et quand il vit le Rouge entrer, venir vers lui, il pensa immédiatement à la complète impuissance de leur petit groupe contre les ressources du Domino.

Le Domino a souventes fois prouvé qu'il était capable d'apparaître et de disparaître en un clin d'œil, à des endroits éloignés l'un de l'autre.

Et tant d'autres quasi merveilles que ne s'expliquaient pas les criminels.

Ce qui, cependant, leur inspirait la plus grande crainte, c'était le don qu'avait le Domino de se servir de l'ombre.

Fils de l'ombre, il se servait de celle-ci comme d'un écran. Vêtu de noir, noir ganté, noir masqué, il apparaissait soudain venant on ne savait d'où, sortant de la nuit... Et mort au criminel alors, gare à celui qui oserait combattre le Domino en un tel instant.

Voilà ce qui trottait dans la tête de Louis.

Cet homme, le Domino, savait maintenant ce

qu'avaient entrepris les trois complices...

Et lui, le Domino, que feraient-ils ?

Où frapperait-il ?

Et comment ?

Le Rouge vint s'asseoir, et on sait ce qui fut dit ensuite...

III

Et voilà qui résumait bien l'attitude des criminels de Métropole.

Un stool-pigeon, on s'en fiche.

La police, c'est pas la mer à boire.

Un rival en « affaire », ça s'endure...

Mais le Domino noir... ça c'est une autre affaire.

Et durant ce temps, le Domino noir, muni de précieuses informations, causait avec Benoit Augé, son confident, et le seul homme qui connaisse la vraie identité du vengeur du crime...

– Comme ça, Benoit, tes informations sont sûres ?

– J'ai fait plus que ça, je les ai vérifiées.

– Ah ?

– J'ai payé un certain type de la pègre, un

stool-pigeon.

– Lequel ?

– La Teigne. Le connais-tu ?

– Oui. Un petit, épaules maigres, visage tout crotté ?

– Oui.

– Il prend de la dope ?

– Justement celui-là. Je l’ai payé pour se renseigner.

– Et puis ?

– Il m’a donné la nouvelle telle que je la connaissais déjà, venant d’une autre source.

– Bon.

– Louis et le Rouge, aidés par Jos, vont rencontrer, de l’autre côté de Trois-Rivières, un camion de transport chargé de cigarettes.

– Bon.

– Ils vont arrêter le camion, ligoter le conducteur, et s’emparer de la charge.

– C’est bien ça.

Le Domino noir, un jeune homme de belle taille, musclé, solide, aux yeux d'une extraordinaire intelligence, regarda Benoit Augé bien en face.

– Eh, bien, Benoit, je te dis que nos trois amis ne commettront pas ce vol avec autant de facilité qu'ils le croient.

– Non ?

– Non. Tu viens avec moi ?

– Où.

– Mais de l'autre côté de Trois-Rivières...

– Tu vas les relancer jusque là, Domino ?

– Certainement.

Il prit un crayon et un papier et fit un calcul rapide.

– Sais-tu ce que ça représente un camion chargé de cigarettes ?

– Non.

– Environ \$12 000.

– Es-tu sérieux ?

– Certainement que je suis sérieux. Et peut-être plus que ça.

– Que veux-tu dire ?

– Je veux dire que mes calculs sont faits rapidement. Mais une compagnie de transport pourrait mieux dire... Puis il ajouta.

– Ceci d’ailleurs, n’est pas très important. Ce que je veux surtout, c’est enrayer la vague de crimes de ce genre que je prévois. Rouge et Louis et Jos peuvent commencer là une carrière, et je désire la tuer dans l’œuf.

Benoit Augé approuva de la tête.

– Tu as bien raison.

Le Domino marcha vers une porte dissimulée dans la cloison.

– Attends-moi ici, Benoit, je vais prendre les choses dont j’ai besoin.

– Certainement.

Dix minutes plus tard, le Domino sortait.

– La voiture est-elle en bas, Benoit ?

– Oui. Devant la porte.

– Laquelle ?

– La grosse Cadillac.

– Bon.

Il ajusta son chapeau.

Vérifia quelque chose dans sa poche.

– Tu as ton revolver, Benoit ?

– Oui.

– Alors allons-y ! Le Rouge, Jos et Louis, tenez-vous bien, nous partons en chasse.

Et suivi de Benoit Augé, le Domino courut vers l'aventure.

Trois criminels connaîtraient ce soir le Domino noir.

Trois criminels goûteraient à sa rouerie.

À son habileté.

À sa faculté de disparaître dans l'ombre, comme s'il faisait lui-même de la nuit, invisible, silencieux, dangereux comme l'ombre elle-même...

IV

Tant qu'ils ne furent pas en rase campagne, les deux bandits n'échangèrent aucun propos.

Le Rouge était songeur.

Et un gros pli barrait le front de Louis.

Il conduisait la voiture en silence.

Bientôt ils furent sur la grand-route.

Filant vers Lanoraie...

Ils dépassèrent ce village...

Et Louis se mit à parler.

– Ce que je n'aime pas, c'est cette affaire du Domino noir.

– Bah, ça ne veut rien dire !

– Non ? Tu verras.

– Tu t'inquiètes pour rien.

– Ça n'est pas pour rien, L'Rouge. Le Domino

est un individu dangereux...

Puis il ajouta, d'une voix rageuse.

– Ce que je ne peux pas comprendre, c'est comment il se fait que le Domino SACHE pour notre excursion.

– Il le sait... probablement... parce que...

– Parce que quoi ?

– Je... je le sais pas.

La route était un long ruban blanc devant la voiture.

Les phares jetaient leur faisceau brillant qui faisait un arc de cercle agaçant le paysage.

Dans la voiture, la lumière du panneau d'instruments éclairait le visage de Louis.

Celui du Rouge restait dans l'ombre.

Louis, à l'aide de petites tapes sur le volant, souligna ses affirmations.

– Le Domino est renseigné. Il a ses façons de se renseigner. Son maudit journaliste, Benoit Augé, c'est le gars dangereux, ça. Le nez fourré partout. Ça fait que le Domino est renseigné... Il

sait tout. Il sait pour nous autres. On a besoin de bien se cacher après, je te le dis...

Rouge haussa les épaules.

– Avec notre magot, on peut se permettre de se cacher.

– Correct. Mais c'est pas intéressant, terré comme un mulot...

– Non, mais on aura le magot...

Louis s'exclama :

– Toi, c'est rien que le magot. Mettre la main dessus ! Mais après ? Faut être capable de se cacher, de revenir à Montréal avant... puis de pouvoir en jouir de not' magot ?

Rouge se mit à rire.

– Voyons donc, Louis. Même si le Domino sait qu'on doit faire quelque chose, faut qu'il puisse le prouver, hein ?

– Évidemment.

– On a deux gars qui peuvent jurer qu'on est pas parti de leur restaurant de la nuit... On est correct... Envoie, pèse su l'gaz, un peu. J'ai hâte

de voir Jos.

Louis pesa sur le gaz, comme disait le Rouge.

Une heure plus tard, ils arrivaient à Trois-Rivières.

Ils avaient fait le voyage en deux heures exactement.

V

À Trois-Rivières, ils cherchèrent Jos.

Il leur avait dit :

– Je serai avec mon camion, dans le restaurant X.

Puis il s’était mis à rire :

– Mon camion à la porte, évidemment, puis moi en dedans du restaurant.

Mais Louis et le Rouge connaissaient mal Trois-Rivières.

Ils cherchèrent longtemps le restaurant X.

Finalement, ils le trouvèrent.

Surtout à cause du camion de Jos à la porte.

Ils parkèrent leur voiture derrière le camion, et entrèrent.

Jos était assis au fond du restaurant.

Il causait avec une jeune serveuse, fort jolie.

Louis et le Rouge marchèrent rapidement le retrouver.

– Bon, enfin !

C'est Rouge qui avait poussé l'exclamation.

Jos les regarda d'un air surpris.

– Vous avez eu de la misère à me trouver ?

Louis se laissa tomber sur une chaise.

– Un café, ma belle... Oui, on vient de te trouver. Ça fait une demi-heure qu'on cherche...

– J'étais ici...

Jos se tut pendant que la jeune fille servait le café.

Quand elle fut retournée à l'arrière, il demanda :

– Ça marche ?

– Oui.

Rouge ajouta :

– Louis a la frousse, mais à part ça, ça marche.

Jos se tourna vers Louis.

– Pourquoi la frousse ?

Louis haussa les épaules.

– Rien, rien. Rouge fait des histoires.

Jos prit une gorgée de café.

– Bon, on va discuter de notre plan.

Les deux comparses s’approchèrent, et Jos tira une carte routière de sa poche.

– J’arrive de Québec. J’ai monté bien tranquillement, pour me choisir une bonne place. V’la la meilleure, d’après moi.

Il déplia la carte, et montra un endroit de la route.

– Vis-à-vis d’ici, la route s’en va ben droite, avec rien autour. On est en plein champs.

– Ensuite, ça monte, pour prendre les hauteurs, à Batiscan. On monte comme ça... En coupant la côte.

– Oui.

– Drette ici, il y a un village, puis une colline. La route passe de ce côté ici de la colline, avec la bosse entre le village et la route. Comprenez-

vous, là.

– Oui, oui.

– Il y a un petit chemin qui vient du village, et qui donne sur la grande route de béton.

– Oui.

– On va se cacher ici, près du croisement.

– Puis le camion ?

– On va le laisser plus haut.

– Bon.

– Louis et moi on va se cacher ici, toi le Rouge, tu vas être là.

– Puis, quand le camion va venir... ?

– Il va se tenir sur le chemin, puis on va le forcer à arrêter..

– Oui, oui.

– Ensuite on mène le camion vers le petit chemin, à reculons.

– Puis on transfère la charge dans notre camion à nous.

– C'est bien ça.

– Les chauffeurs, qu'est-ce qu'on en fait ?

– On les attache, puis on les laisse là. Par le temps qu'ils vont les trouver, on sera à Trois-Rivières.

– On se cache là ?

– Oui. On va transporter le butin à Métropole dans un char privé.

– O.K.

Jos replia la carte qu'il mit dans sa poche.

– Le camion est dû à ce croisement-là vers deux heures du matin.

– Il est onze heures.

– On a le temps. Le chauffeur arrête ici pour manger. Il va repartir à minuit.

– Nous autres ?

– On part tout de suite, pour avoir le temps de l'installer.

– Correct.

Ils se hâtèrent de boire leur café, se levèrent, et après une petite farce plutôt obscène à la

serveuse, qui rit très fort, ils partirent.

Rouge...

Louis...

Jos...

Trois hommes condamnés, car le Domino...

Le terrible, l'omniprésent, le renard Domino..

Le Domino est à leurs trousses.

Et plus tôt qu'ils ne le croient, ils connaîtront
la défaite, la main inexorable de la justice.

VI

Le Domino et Benoit Augé étaient là.

Pas loin derrière.

D'après leur information, ils connaissaient le camion qui serait employé par Jos et ses copains.

Arrivés à Trois-Rivières quelques minutes après Louis et Rouge, ils avaient tôt fait de repérer le camion.

Et quand les trois copains furent partis, ils coururent au restaurant.

La jeune serveuse les attendaient.

Benoit Augé lui demanda :

– Puis, Jeannette, as-tu pu écouter ?

– Certain.

Jeannette, une amie de Benoit, avait servi de « stool-pigeon ».

Elle avait vu et entendu.

On avait dit à Benoit que les trois hommes se rencontreraient ici.

Il avait immédiatement téléphoné à la petite.

– Trois hommes vont se rencontrer au restaurant ce soir.

– Oui ?

– Jos, Louis et le Rouge.

– Bon.

– Ils vont discuter d'une affaire.

– Oui.

– Ouvre tes yeux et tes oreilles.

– Certainement.

– Je veux autant de détails qu'il sera possible.

La petite avait accepté.

Benoit Augé n'était pas inquiet, Jeannette connaissait le tabac. Il pouvait compter sur elle.

Sa loyauté était complète.

Aussi, ce soir, en arrivant, elle donna son rapport sans hésiter.

– Ils ont parlé du chemin vers Batiscan. Un

bout droit, un village et un croisement. C'est là qu'ils vont s'embusquer.

– Bon, dit le Domino. Alors on y va ?

Jeannette ajouta :

– Ils ont une voiture privée, et le camion. Ils sont trois, comme vous avez dit.

Le Domino vérifia l'arme dans sa poche, et Benoit Augé fit de même.

– Merci beaucoup, ma belle, et on te dira le résultat. Elle eut un battement de mains.

– J'aimerais bien ça !

Ils la quittèrent, et se mirent immédiatement en route vers l'endroit où le crime serait commis.

Dans l'automobile, le Domino se frottait les mains.

– Eh, bien, je crois que nos informations ne nous trompaient pas.

Juste comme ils allaient sortir de Trois-Rivières, ils dépassèrent un gros camion.

La cabine de traction.

Une énorme remorque.

Et accrochée à celle-ci, une autre remorque plus petite.

– Diable, dit Benoit Augé, ça sera une grosse affaire pour nos trois bonzes.

Le Domino avait examiné le camion.

– Au moins \$25 000 si ce sont là des cigarettes, tel que prévu.

Ils se turent.

Et le Domino appuya sur l'accélérateur.

Il s'agissait d'être là à temps pour préparer une stratégie.

La longue voiture noire, aux parois blindées, bondit sur la route.

On traversa le Cap.

Puis Sainte-Marthe.

Quelques minutes plus tard, c'était Champlain.

L'auto filait à quatre-vingt à l'heure sur la route de béton, droit comme un i, et large à satiété.

VI

La nuit était sombre.

Sans lune.

On ne voyait que ce que les fanaux révélaiet.

L'appareil de radio dans la voiture du Domino
susurrat de la musique de danse.

Il était passé minuit.

Aucune lumière.

Aucune maison montrant l'œil réconfortant
d'une fenêtre éclairée.

De temps à autre, à l'écart du grand boulevard,
quelques lumières falotes.

Mais c'était l'éclairage des rues d'un village.

Et on passait.

Sans diminuer.

Sans arrêter.

Sans même y prendre garde.

Sur l'enregistreur, les milles s'ajoutaient aux milles.

L'un après l'autre.

Avec une régularité d'horloge.

De minute en minute, l'heure fatale approchait.

Et de leur côté, les trois criminels regardaient approcher l'heure avec la même angoisse.

Dans son camion Jos pensait aux chances de faillite.

Pas de façon morose, mais comme une espèce de hantise mineure qui le tracassait.

Rouge et Louis, dans l'auto, ne parlaient plus.

Eux avaient, en plus de l'angoisse ordinaire, l'autre...

Celle de Louis.

Celle de la peur.

Louis avait dit :

– Le Domino est le dernier homme que je

voudrais à connaître nos plans.

Et depuis qu'il avait dit ça, il y pensait.

Tant qu'il étaient en automobile, c'était à demi-mal.

Mais quand viendrait l'attente dans l'ombre...

L'ombre, voilà surtout la peur de Louis.

L'ombre qu'affectionne tellement le Domino.

L'ombre dans laquelle il évolue comme une bête de la jungle...

L'ombre qui est l'amie du Domino noir.

Et l'ennemi des criminels...

Rouge, Louis et Jos arrivèrent en même temps à l'endroit du rendez-vous.

C'était tel que l'avait dit Jos. Et mieux encore.

Le petit chemin venant du village, en plus d'être invisible du village, venait à travers une petite coulée.

Une fois dans ce chemin, on ne voyait plus les gens.

Un camion s'y dissimulait facilement.

Une auto encore mieux.

Des hommes aussi.

Louis prit charge de la stratégie.

– Toi, dit-il à Jos, tu vas entrer dans le petit chemin avec ton camion. Stationne-toi non loin de la route, et près de l'épaulement.

– Oui.

– Ouvre le capot du moteur.

– Pourquoi ?

– Si quelqu'un vient, tu diras que tu es en panne.

– O.k.

Il plaça son camion comme l'avait dit Louis. Puis Louis recula sa voiture privée juste à l'entrée du chemin.

– Il expliqua à Jos et au Rouge...

– Quand nous verrons venir le camion nous sortirons, sur le chemin, et nous barrerons la route avec l'auto.

Rouge objecta.

- Oui, mais s’il n’arrête pas ?
- Il arrêtera, il est obligé.
- Correct, si tu le dis.
- Quand il sera arrêté, laisse-moi parler.
- Oui.
- On va le faire débarquer, avec son aide, et ensuite on verra.
- On va l’attacher ?
- Probablement, oui.
- Ensuite on recule le camion pour arriver derrière le nôtre, puis on transfère le chargement.
- C’est bien ça.

Les deux hommes approuvèrent.

Louis alluma une cigarette et s’en fut s’asseoir dans l’auto.

Comme celle-ci était placée, il voyait la route pour des milles et des milles.

Les deux autres vinrent le rejoindre.

Il ferma les lumières et ne laissa que l’appareil de radio ouvert.

Et l'attente commença.

Une attente qui devait durer une heure.

Quand ils s'étaient finalement installés, il passait une heure du matin.

Quand ils virent enfin les lumières du camion, il était deux heures et trente.

Mais entre temps, une alerte.

Ils attendaient nerveusement.

Fébrilement.

N'écoutant pas la radio.

Ne parlant pas.

Les yeux rivés sur la route.

Les yeux hagards à force de regarder.

Et tout à coup, très loin, à l'horizon... Une lumière.

Une lumière vacillante.

Qui ne parut d'abord qu'unique.

Puis se dédoubla...

Qui devint une paire de feux.

Les lumières d'une auto arrivant à toute vitesse.

– Le camion, dit Jos.

– Non, fit Louis, c'est une auto ordinaire.

– C'est le camion, répéta Jos.

Ils se tendirent les yeux.

Essayant de percer la nuit.

Les lumières approchaient toujours.

Puis Louis se renvoya en arrière, sur le siège.

– C'est une auto. Pas de lumières rouges et vertes.

C'était vrai.

On l'admit.

L'auto arrivait.

Elle passa, n'allant pas si vite qu'on croyait.

Elle passa, et bientôt la lumière rouge de l'arrière disparut autour d'une courbe.

Les trois bandits respirèrent.

Louis essuya des gouttes de sueur froide sur son front.

Rouge eut un gros rire.

– As-tu eu peur ?

Louis regarda le bout rougeâtre de sa cigarette.

– Franchement, oui.

Rouge se tourna vers Jos, assis en arrière.

– Louis a peur du Domino noir.

– Le Domino noir ? Qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans.

Rouge expliqua.

– Louis a rencontré la Teigne, le stool,, et la Teigne prétend que le Domino connaissait nos plans...

Jos sacra.

Puis il dit :

– Vous auriez pas pu me le dire avant ?

Rouge eut un rire forcé.

Pas si cordial que tout à l'heure.

– Vous auriez pas pu me dire ça avant... pourquoi ? As-tu peur du Domino toi aussi ?

Jos frappa sur le coussin du siège.

– J’en ai pas peur. J’ai peur de personne. Ni Dieu ni diable, pour me faire peur. Seulement...

– Seulement quoi, Jos ?

– Seulement, le Domino, c’est un fier gars. Il a des tours... des façons...

Louis n’avait pas parlé.

Cette fois, il dit :

– C’est mon idée aussi. Le moins il en connaît, de nos affaires, le mieux c’est.

Rouge s’esclaffa.

– Vous êtes rien que des peureux, tous les deux... C’est tout ce que vous êtes.

Louis ne parla pas fort.

Mais sa voix porta étrangement.

– Des peureux. Non. Des gens prudents.

– Le Domino est mieux à Métropole.

– Peut-être.

– Où veux-tu qu’il soit ?

– Je l’sais pas... Il y a de l’ombre ici... Il peut être là... Et il se renfrogna les épaules. Un silence

pesant s'abattit dans l'auto. Seul le murmure du haut-parleur... Le tic-tac de l'horloge...

Et les bruits que faisait un des passagers remuait un peu, changeant de position, ébranlaient l'air.

L'attente continua.

Puis, de nouveau, des lumières...

Au bout d'un moment, Louis dit :

– Préparez-vous, les boys, v'là le camion...

Des lumières vertes...

Des rouges...

Les puissants fanaux...

On se tint en alerte...

VII

Un peu plus loin, le Domino se préparait.

Car c'était bien lui qui avait passé.

La voiture qui était venue, puis avait passé, c'était lui.

Lui et Benoit Augé.

Ils avaient vu la voiture des bandits.

Compris l'embuscade.

Alors, au premier détour, ils avaient stoppé.

Le Domino sauta hors de son auto, et Benoit le rejoignit.

– Alors, qu'est-ce que l'on va faire ? Le Domino réfléchissait.

– Tu les as vus ?

– Oui.

– Ils sont un demi-mille plus bas, environ.

– Oui.

– Nous allons prendre par ce petit chemin que tu vois là...

– Oui.

– Cela nous mènera au village en arrière de la colline. Puis nous allons nous rendre jusqu’au chemin où ils sont embusqués, et nous allons y enfiler nous aussi.

– Bon.

– Puis, à pied, nous allons prendre par les champs et aller nous dissimuler non loin d’eux.

– Et ensuite ?...

– Ensuite, nous attendrons, et nous aviserons.

– Très bien.

Ils prirent par le deuxième chemin, et s’en furent au village.

De là ils revinrent vers le premier chemin.

Celui où les bandits avaient parqué leur camion.

Celui où ils attendaient le camion chargé de

cigarettes.

Une fois l'automobile bien dissimulée, le Domino et Benoit Augé allèrent épier les bandits.

Ils prirent par le champ.

Cauteleux comme des taupes, ils rampèrent.

À travers les herbes, et le long des fossés d'irrigation.

Quand ils furent bien établis dans leur position, le Domino mit la main dans sa poche.

Il tira la longue mante de soie noire.

La mante de soie noire qui était son déguisement.

Et le masque qui lui couvrait le visage.

Les gants noirs pour dissimuler ses mains.

La blancheur de ses mains.

Puis il prit son revolver et attendit.

Benoit Augé aussi.

Dans l'ombre, le Domino était invisible.

Il se mêlait à la nuit.

Il n'était que du noir dans le noir.

Seule sa respiration aurait pu déceler sa présence.

Et c'est à ce moment-là que disait, dans l'auto, Louis le bandit :

– Il y a de l'ombre ici... Il est peut-être là...

Il était là.

Épiant.

Attendant.

Comme le loup guette sa proie.

Vous voulez jouer aux bandits, mes amis ?

Vous voulez faire vos Lupins ?

Vous croyez déjouer vos ennemis ?

Ne soyez pas si crédules...

La justice des hommes seconde bien la justice de Dieu...

Elle est là qui attend.

Inexorable.

Impitoyable...

Quand vous frapperez, elle frappera aussi.

Et vous verrez, vous verrez... !

En même temps que les bandits vinrent venir le camion de cigarettes le Domino le vit aussi.

Il prit le bras de Benoit Augé.

– Mets ton masque, voici le camion.

Benoit Augé tira de sa poche un masque similaire à celui du Domino noir.

Il le mit.

Le camion venait.

Dans la coulée, les bandits démarrèrent le moteur de leur voiture.

On entendait le vrombissement du moteur du camion.

La pente était légère, mais en bon chauffeur, il avait embrayé la deuxième vitesse, pour ménager le moteur.

– Attention ! dit le Domino.

Dans quelques instants...

Quelques secondes...

La voiture des bandits jaillit de l'obscurité, et

vint se placer droit au milieu de la route.

Les freins à air du camion laissèrent siffler une longue plainte.

Les pneus crissèrent sur le pavé.

Et l'énorme voiture n'était sitôt stoppée que le chauffeur sautait sur le pavé...

– Vous êtes pas capables de...

Il s'était avancé sur le pavé glissant.

Jusqu'à la voiture des bandits.

Ceux-ci débarqués, se tenaient debout devant leur voiture en travers du chemin.

Louis contournait l'arrière pour venir les rejoindre.

Il avait débarqué du côté du chauffeur...

Quand le conducteur du camion les rejoignit, ils étaient tous trois devant lui.

Souriants.

Sardoniques.

Louis tenait un revolver à la main.

– Salut, dit-il au chauffeur du camion, salut !

Celui-ci les regarda.

Il ne semblait pas comprendre.

Louis le ramena à la réalité.

– C’est un hold-up ! Les mains en l’air !

Le chauffeur ne comprenait pas encore.

Le Rouge lui braqua son arme sous le nez.

– Allons ! Marche, plus vite que ça !

Le chauffeur, médusé, obéit.

Il n’en croyait pas ses yeux.

Pendant ce temps, Jos avait marché jusqu’au camion.

Il en revint tenant par le collet le jeune « helper ».

Un jeune homme de dix-sept ans.

Plus mort que vif.

Les yeux révulsés.

Il geignait comme un chien blessé.

Jos le lâcha, et il tomba.

Il ne tomba pas, il s’écrasa.

Comme une masse.
C'était une scène irréelle.
La masse noire de l'énorme camion.
Le jet lumineux des feux.
Et dans la lumière crue, des ombres.
Des ombres comme des diables sortis des
enfers.
Les bandits.
Et devant eux, un homme à terre.
L'autre debout, les mains au ciel
Puis Louis mit de l'action dans la scène.
– Bon, ligotez-les, ces deux-là et reculez le
camion.. On a pas une minute, à perdre.
Jos se mit au travail.
Il abattit les bras du chauffeur.
À l'aide d'une ficelle il les ligota.
Le chauffeur, voyant qu'ils étaient trois contre
lui, et armés, ne fit aucune résistance.
Il se laissa faire.

Mais il jurait entre ses dents.

Louis le fit taire.

– Ta gueule, beau blond, tu me fatigues !

Le chauffeur se tut.

Puis ce fut au tour du jeune assistant.

Mais celui-ci, en voyant la ficelle, retrouva ses jambes.

Il bondit.

Il bondit vers le champ, l'ombre, le salut !

Mais il n'avait pas fait quatre pas que Louis tira.

Son arme cracha du feu.

Du feu jaune orange qui trancha sur la lumière des fanaux du camion.

Et le jeune garçon tomba de nouveau.

Cette fois pour de bon.

Il tomba une balle à travers la tête.

Jos lança un blasphème.

– Es-tu fou, Louis ?

Mais Louis n'eut pas le temps de répondre.

De l'ombre, une voix parla.

Une voix.

Seulement une voix.

Ils ne virent rien.

Ils ne distinguèrent rien.

Ils entendirent seulement une voix :

– Haut les mains tout le monde ! Les armes
par terre.

Louis, à tout hasard, tira dans la direction de la
voix.

Mais un rire aigre se fit entendre.

Un rire terrible.

Le Rouge cria :

– Le Domino noir...

Et la voix retentit de nouveau :

– Mais oui, mes enfants, le Domino noir.

Et le rire...

– Vous pouvez tirer tant que vous voudrez,

j'aurai le dernier mot...

Le Rouge eut un rire hystérique.

– Il a toujours le dernier mot...

Et il leva les bras en l'air.

Mais Louis était rendu trop loin pour reculer.

Son arme cracha le feu de nouveau.

Cette fois, il abattit le Rouge.

– Tu veux lâcher, toi ? Voilà !

Puis il cria dans la direction de la VOIX.

– Viens-y, Domino, viens-y...

Puis il bondit autour de sa voiture, sauta dedans.

Chose étrange, le Domino n'apparut pas...

Ne tira pas !..

Ne dit rien...

Et dans l'automobile, tout à coup, Louis poussa un juron...

– Mes clés ! Où sont mes clés...

Et le rire du Domino traversa la nuit.

– Tes clés ? Je les ai...

Il riait...

Louis sortit en titubant de la voiture.

Il était fou de peur et de rage...

– Sors de l'ombre, Domino. Viens te battre à armes égales ! Viens !

Mais le Domino resta dans la nuit.

On ne le voyait pas.

Il était impossible de le voir.

Il était si bien marié avec le noir qu'on n'aurait jamais pu deviner où il était.

Il n'y avait que sa voix.

Mais c'était dit qu'il était ventriloque...

Qu'il pouvait projeter sa voix de n'importe où...

Alors...

Voyant que Louis semblait vouloir devenir dangereux, le Domino lança un léger sifflement.

Une nouvelle voix retentit.

Celle-là à l'opposé du chemin, et aussi dans

l'ombre.

– Si vous préférez la vie, rendez-vous tous deux sans un mot.

Et le Domino ajouta :

– Vous êtes dans la lumière, nous sommes dans l'ombre, vous faites une cible parfaite. Que choisissez-vous ?

Jos implora Louis.

– Autant faire comme ils disent, Louis.

Mais Louis cria :

– Et perdre vingt-cinq mille piastres de cigarettes ? Es-tu fou, Jos ?

Il se tourna vers la nuit.

– Je vous ai dit de venir... Et si vous l'osez, tirez sur nous sans provocation. Vous allez voir ce qui va vous arriver...

L'affaire semblait vouloir s'immobiliser là.

Sans les ressources du Domino...

Ressources physiques...

Intellectuelles...

Et souvent psychologiques.

Il rit de nouveau...

– Pauvre Louis. Tu te bats contre des fantômes... Sais-tu seulement si, même en me tirant, tu atteindrais un être vivant...

Le rire terrible retentit, et Louis se boucha les oreilles.

– Tais-toi ! Tais-toi !

La voix inexorable dictait des ordres.

– Ramasse ton arme, Louis. Tire ! Essaie de me tuer !

À moitié fou, Louis se pencha vers son revolver.

Mais comme il allait mettre la main dessus, une balle vint projeter l'arme sous la voiture.

Le Domino s'esclaffa :

– Tu vois. Louis ? Voilà comment je tire. Veux-tu encore un duel égal ?

Mais il fallait que la chose en finisse.

Soudain, de l'ombre jaillit une ombre.

Littéralement.

C'est comme si un morceau du noir s'était détaché.

Comme si ce noir était venu se mêler à la lumière.

Le Domino entra en action.

Louis poussa un cri terrible.

Mais il était trop tard, le Domino était là.

Il tenait Louis entre ses bras d'acier.

Et lentement il l'étranglait.

Louis gémissait.

Il se débattait comme un diable...

Puis, soudain, il cessa de combattre.

Il glissa par terre, en se tenant la gorge.

Le Domino l'avait lâché.

Mais Louis était hors de combat.

Il essaya de se relever, mais le poing du Domino l'atteignait à la mâchoire.

Il retomba, inconscient, cette fois.

Pendant ce temps, Benoît Augé, masqué, avait bondi aussi.

Aussi fort que le Domino, il avait empoigné Jos.

Et juste comme le Domino mettait Louis hors de combat...

De son côté Benoit assommait Jos.

Mis à merci, les bandits ne pouvaient plus nuire.

Le Domino mit des menottes à Louis.

Et Benoit Augé fit de même avec Jos.

VIII

Benoit Augé libéra le chauffeur du camion.

Ligoté, bâillonné, il avait assisté, impuissant à toute la scène.

Son premier mot fut pour remercier le Domino.

– Vous m’avez sauvé plus que la vie.

– Je n’ai fait que mon devoir.

– Cette charge de cigarettes, j’en étais responsable...

– Je sais.

Le chauffeur regarda son assistant, mort...

– Je regrette de n’avoir pu épargner ce petit...

Le Domino eut un soupir.

– Je le regrette aussi. Si j’avais prévu qu’il ferait une telle bêtise, j’y aurais vu.

Le chauffeur hocha la tête.

– Il semblait tellement pris de peur... Je ne croyais pas...

– Qu’il essaierait de se sauver ? Moi non plus.

Et le Domino ajouta :

– J’étais à deux pas, dans l’ombre, j’aurais pu...

Il ne dit pas ce qu’il aurait pu faire, mais c’était évident.

Il aurait pu tirer.

Fracasser le poignet de Louis.

Faire dévier la balle.

Mais il n’avait pu prévoir.

Et à cause de ça, le petit était mort.

Ainsi va la vie.

– Allons, dit le Domino, plions bagage, et retournons en ville.

– Et moi ? dit le chauffeur.

– Continuez vers Québec.

– Et l’enquête ?

- Quand revenez-vous ?
- Dans deux jours.
- Alors l'enquête sera retardée de deux jours.
- Bon. Et le cadavre ?
- Nous allons ramener les deux bandits et les deux cadavres. Celui de votre assistant, et celui de Rouge.

Le chauffeur tendit la main au Domino.

- Encore une fois, merci...

Le Domino sourit.

- Le plus étrange, c'est que je vous ai dépassé, en sortant de Trois-Rivières.

- Saviez-vous que je serais attaqué ?

- Oui.

- Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ?

- Simplement parce que je comptais sur l'élément de surprise.

- Ah ?

- Si je vous avais averti, vous n'auriez pas agi aussi naturellement.

- Je comprends.
- C'est pourquoi j'ai préféré ne rien dire et marcher l'affaire seul.

IX

Quand le camion fut parti, après avoir contourné l'auto des bandits, le Domino, aidé de Benoît Augé, se mit à l'œuvre.

Ils placèrent les cadavres à l'arrière de la voiture.

Un des bandits inconscients aussi.

Puis Benoit Augé monta à l'arrière aussi.

Le Domino plaça Louis à l'avant, avec lui.

Mais avant de reprendre le chemin de Métropole, il parqua la voiture des bandits à l'arrière de leur camion.

– Je téléphonerai à la police provinciale à Trois-Rivières, déclara-t-il à Benoit Augé.

Puis, tout à l'ordre, il monta.

Quelques instants plus tard, ils filaient vers Trois-Rivières.

Ils y arrivèrent un peu après quatre heures du matin.

Et le Domino, sa mante et son masque enlevés, décida d'aller manger une bouchée, en attendant de téléphoner à Belœil.

Entre temps, les bandits s'étaient éveillés.

Mais Benoit Augé, revolver au poing, les tenaient en joue.

Ils auraient fait un geste qu'ils auraient péri du coup.

Et quand le Domino décida d'arrêter manger, c'est revolver au poing que lui et Benoit Augé les escortèrent dans l'établissement.

À la grande surprise des servantes de tables.

Et du patron.

À leur grande nervosité aussi.

Seule Jeannette ne s'en faisait pas.

– Tiens, vous les avez eus, vos gars ?

– Certainement.

– Pas trop de misère ?

– Non. Ça s’est bien passé.

– Tant mieux... J’étais inquiète...

Elle glissa un regard de travers à Benoit Augé.

Mais celui-ci ne fit pas mine de comprendre l’allusion.

Seulement, il rougit jusqu’aux oreilles, et encore un peu plus haut.

Le Domino eut à peine à réprimer un sourire.

Et c’est durant cet échange de mots doux...

Durant ce petit poème en prose, que Louis tenta son évasion.

Depuis son entrée au restaurant, il avait les yeux alertes.

Il examinait chaque geste du Domino et d’Augé.

Aussi quand ceux-ci s’amusèrent à écouter les phrases de Jeannette, Louis jugea que le moment était propice.

Le groupe était assis au fond du restaurant.

Non loin de la porte battante donnant dans la

grande cuisine.

Et cette porte battante, chaque fois qu'elle s'ouvrait, montrait une autre porte dans la cuisine.

Une porte béante...

Grande ouverte...

Grande ouverte sur la nuit...

La liberté... le salut...

Louis prit une chance.

Le Domino, Benoit Augé et Jeannette causaient.

Alors tout-à-coup, comme mu par un ressort, il prit son élan...

Il sauta par-dessus une table...

Bouscula une serveuse...

Franchit la porte battante et se trouva dans la cuisine.

Le cuisinier voulut lui barrer le chemin, il le tua net d'une balle.

Mais comme il allait franchir la porte donnant

sur la ruelle, la nuit, l'ombre, la liberté... Le Domino joua son atout.

Une balle.

Le Domino n'avait pas suivi Louis de loin.

Et il était dans l'embrasure de la porte battante quand Louis essaya de prendre le chemin du dehors.

Mais Louis n'alla pas très loin.

Le Domino tira.

Atteint dans une cuisse, le bandit, le meurtrier, tomba.

Benoit Augé, au paroxysme de la rage, cria :

– Mais tue-le donc, Domino, tue-le ! C'est un assassin.

Mais le Domino imposa silence à tous ceux qui criaient dans le restaurant.

– Un moment ! Un moment s'il vous plaît...

Le silence se fit peu à peu.

Le Domino se tourna vers Benoit Augé :

– Le tuer ? Louis ? Le tuer parce qu'il est un

assassin ? Mais non.

Le Domino s'assit sur une chaise et alluma une cigarette.

Une cigarette bien méritée.

– Non. Le tuer serait trop simple. Il vaut beaucoup mieux qu'il soit pendu. Ainsi il devra attendre des semaines avant que ne s'exécute la sentence, et cette attente horrible, ce comptage des heures des minutes, des secondes sera une bien plus terrible punition que la simple balle au cœur. Il a tué ? Il paiera. Mais il paiera en temps et lieux, quand la Justice des hommes le voudra bien...

Il fit un geste.

– Benoit, garde un œil sur nos types.

– Tu t'en vas, Domino ?

– Non, je téléphone.

– À qui ?

– Mais à Théo Belœil !

(Théo Belœil, chef de l'escouade des homicides...)

– Ah, bon.

Le Domino musa un instant.

– Pense un peu, mon vieux ! J’ai du nouveau à lui apprendre, à notre copain Belœil.

– Quel nouveau ?

– Pour la première fois depuis longtemps, au lieu d’attendre que le crime m’appelle, je suis allé vers le crime.

– C’est vrai !...

– J’ai assisté au crime, au lieu d’arriver après.

– C’est un événement rare !

– Oui, et je crois qu’une fois revenu à Métropole, toi et moi nous allons nous permettre quelque chose.

– Quoi donc ?

– Une petite célébration...

– Ah ?

– Oui, pour nous récompenser, et compenser des fatigues de la soirée. Ça te dit quelque chose ?

Benoit Augé se mit à rire :

– À un journaliste de mon espèce, une célébration dit toujours quelque chose !

L'erreur

RibidouX referma la grand livre, et soupira.

Un espèce de sourire triste, avec cependant comme une grande élotion, une grande joie.

Il avait réussi.

Par trois petites entrées toutes simples dans le grand livre, et une petite manipulation adroite du livre de caisse, la banque interurbaine venait d'être soulagée, par son caissier, de la jolie somme de deux cent mille dollars.

RobidouX avait raison d'être fier.

Ce qu'il venait de faire là avait demandé du courage, une intelligence peu commune, et un doigté extrême.

Certes la banque s'apercevrait du vol.

Et c'était pour ça le grand soupir.

RobidouX avait bien essayé de manipuler les livres pour faire disparaître toutes traces du deux cent mille dollars, mais en vain.

Dans trois jours exactement, lorsque les

inspecteurs viendraient, la banque découvrirait la fraude.

Mais dans trois jours, Robidoux serait loin.

Robidoux et le magot.

« Vous m’avez fait travailler à petit salaire, se disait-il, jour après jour avec ces fortunes qui me glissaient entre les doigts. Je me suis vengé. Me voilà riche à mon tour. »

Il calculait l’intérêt que pourrait donner deux cent mille dollars sur un bon placement.

Dix-huit mille dollars par année...

« C’est plus que je n’aurais jamais gagné avec la banque ! »

C’est bien différent de son salaire présent de vingt-huit dollars par semaine...

Robidoux mit le paquet de billets de mille dans sa poche.

Deux cents.

La différence entre la fortune et la pauvreté, entre la vie et la vie dure.

Le comptable arriva dans la caisse juste

comme Robidoux retirait la main de sa poche.

– Beau temps, ce matin, Robidoux ?

Il n'avait rien vu, car son accueil était cordial.

Robidoux sourit nerveusement.

L'arrivée de cet homme avait été un choc.

– Un vrai beau temps, monsieur Beaulac. Un temps pour se promener au bord de l'eau.

Beaulac rit.

– Et tout de même il faut travailler...

Robidoux se joignit au rire.

Son assurance revenait peu à peu.

– Et tout de même il faut travailler... Mais je vous assure que je préférerais de beaucoup aller quelque part en campagne aujourd'hui, ou jouer une bonne partie de golf...

Beaulac était nouveau.

Venu du bureau-chef la semaine précédente. Il n'était pas encore très familier avec les employés.

On le tenait pour un peu snob.

Il dressa l'oreille en entendant parler de golf.

– Vous jouez au golf, Robidoux ?

– Oui.

– Il faudra en prendre une partie un de ces jours...

– Avec plaisir, monsieur Beaulac.

Le comptable sortit de la caisse, après avoir remis à Robidoux une liasse de chèque à vérifier contre les entrées de caisse.

Robidoux soupira de nouveau.

Mais cette fois c'était de soulagement.

– Qu'est-ce que j'ai à m'inquiéter, murmura-t-il, je pars ce soir, il ne me reverra jamais, ce Beaulac ! La jeune fille préposée aux entrées se pencha. Elle avait entendu le murmure de Robidoux.

– Vous vous parlez tout seul, monsieur Robidoux, ce matin ?

Il sursauta.

Il n'avait pas cru parler tout haut.

– Oui ?... euh... est-ce que j'ai parlé fort ?

– Qu'est-ce que j'ai dit ?

Elle rit, montrant ses belles dents blanches. C'était une belle brune, au corps chaud, à la poitrine coquette sous la mince blouse pâle.

– Ah, ça, je ne le sais pas, Robidoux. Vous vous êtes marmotté quelque chose, mais je n'ai rien compris...

Décidément, il jouait de chance.

Il se passa la main sur le front, en se promettant intérieurement de maîtriser mieux ses réactions. Il n'allait tout de même pas perdre toute la partie à cause d'une simple nervosité de couventine.

Julie Sarault, la belle fille, lui demanda en voyant cette main se presser sur le front...

– Êtes-vous malade ?

– Mais non, mais non...

Et l'avant-midi se continua.

Beaucoup de clients, la routine habituelle, le petit train-train d'une succursale ordinaire.

À midi, Robidoux alla dîner, et revint à une

heure. Trois hommes qu'il ne reconnut pas tout d'abord.

Mais quand il entra dans sa caisse, il s'aperçut que le grand livre de caisse était parti.

Et que, de plus, les trois hommes étaient à examiner le grand livre...

– Le gérant vint trouver Robidoux.

– Armand, les inspecteurs sont ici, ils arrivent trois jours plus tôt. Je leur ai donné tes livres, et ils vont les examiner en vitesse, pour ne pas te retarder.

Robidoux voyait noir.

Il chancelait.

Soudain, il prit sa décision. Il rangea le gérant, et partit pour sortir de sa caisse.

Il courrait, il courrait comme un fou vers la porte, s'enfuirait, prendrait le premier train venu, avec les deux cent mille dollars dans sa poche...

Mais le gérant l'arrêta par le bras.

– Une autre, chose, Armand. Je m'excuse. Il est arrivé une malencontreuse erreur... Le

paquet de deux cent mille dollars que je t'ai remis hier, j'avais oublié de t'expliquer que c'était une série de billets faux que nous recevions pour être détruits. Ils n'ont aucune valeur...

Cette fois, c'en fut trop...

Robidoux s'écrasa, évanoui...

Cet ouvrage est le 705^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.